

## **Savoirs en lien**

ISSN : 2968-0263

: Éditions universitaires de Dijon

4 | 2025

Faire et défaire famille


# Femme ou personne – et la famille, comment ça va ?

*Femme ou personne - By the way, how's the family?*

Article publié le 30 janvier 2026.

**Estèle Dupuy**

DOI : 10.58335/sel.674

 <http://preo.ube.fr/sel/index.php?id=674>

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous [Licence CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Estèle Dupuy, « *Femme ou personne – et la famille, comment ça va ?* », *Savoirs en lien* [], 4 | 2025, publié le 30 janvier 2026 et consulté le 18 juin 2026. Droits d'auteur : Le texte seul, hors citations, est utilisable sous [Licence CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.. DOI : 10.58335/sel.674. URL : <http://preo.ube.fr/sel/index.php?id=674>

La revue *Savoirs en lien* autorise et encourage le dépôt de ce pdf dans des archives ouvertes.

# PREO

PREO est une plateforme de diffusion [voie diamant](#).

# Femme ou personne – et la famille, comment ça va ?

*Femme ou personne - By the way, how's the family?*

## **Savoirs en lien**


Article publié le 30 janvier 2026.

4 | 2025

**Faire et défaire famille**

**Estèle Dupuy**

DOI : 10.58335/sel.674

 <http://preo.ube.fr/sel/index.php?id=674>

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous [Licence CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

---

## Introduction

1. Notions de « sexe » et de « catégories de sexe » et de « genre » : approche psycho-sociale, périnatalité et famille

*Faire ou défaire famille* et identité psychique

Identités psychiques et genre : impact sur le concept de “famille”

Dénomination : outil d'identification (catégorisation) et de *faire famille*

2. *Femme vs personne* : du lexique à la “famille” (étude de corpus)

Évolution diachronique des lexèmes *femme* et *personne*

Étude de corpus : observation, quantification et analyse des procédés de dénomination *vs* redénomination

Nom seul : *Femme vs personne*

*Femme* seul : 131 occurrences

*Personne* seul : 40 occurrences

Réitération par synonymie juxtaposée : *femme* coordonné à *personne* et inversement (10 occurrences)

Co-hyponymes intra-domaine et parallélismes syntagmatiques :

[*femme vs personne* + expansion] (34 occurrences)

Bilan

## Introduction

- 1 L'identité psychique de chaque individu repose sur un équilibre complexe entre schémas intégrés (émotionnels, relationnels), valeurs, croyances et expériences vécues, dès la vie intra-utérine, ainsi que sur ses capacités neurologiques. Cet équilibre contribue à la structuration de l'identité, qui se construit notamment à travers le groupe d'appartenance et induit une perception en miroir de l'individu – famille ou groupes élargis – jusqu'à la fin de l'adolescence. L'affirmation identitaire forte au sein d'un groupe favorise une perception homogène de cet endogroupe et une perception, hétérogène, des exogroupes<sup>1</sup>. La famille, en tant que noyau premier, joue un rôle essentiel dans la sécurité intérieure de la personne enceinte puis de l'enfant, influençant la construction de l'estime de soi<sup>2</sup> et la capacité au lien empathique<sup>3</sup>. Si l'identité n'est pas reconnue, il devient difficile de la poser et de l'inscrire dans un espace social d'appartenance. Ce déficit peut amener l'individu à chercher à *faire famille* soit en créant un groupe où il se sent reconnu, soit en adoptant des appartenances conformes aux attentes sociales pour se sentir accepté, ou encore en rejetant la notion même de famille.
- 2 Cette étude interroge la notion de “(dé)faire famille” : que signifie-t-elle, et dans quelle mesure ses expressions correspondent-elles à la réalité sociale et identitaire de la famille ? Une identité de la famille est-elle vraiment souhaitable ? Quels critères identitaires y sont convoqués, notamment en ce qui concerne le genre ? Nous nous demanderons notamment quel rôle la dénomination linguistique joue dans la perception de l'identité et des possibles familiaux. Cette dénomination peut-elle influencer ou remettre en question les notions de “faire” ou “défaire famille” ?
- 3 Nous nous appuyerons sur des études en psychologie, sociologie, linguistique, ainsi que sur notre analyse linguistique quant à l'alternance entre les termes *femme* vs *personne*, basée sur un extrait de 85 740 mots d'un corpus original, dans un corpus provenant d'une formation (300 heures de vidéo) au métier de doula<sup>4</sup> en contexte pé-

rinatal, destinée à des adultes francophones, dispensée par deux sage-femmes québécoises, Karine Laseva et Mélanie Loup (École Quantik Doula)<sup>5</sup>. Ce choix est justifié par la dimension inclusive et respectueuse de ce discours, qui valorise la reconnaissance de l'individu dès sa conception, ainsi que celle de la personne porteuse, dans une visée de sécurités physiologique et psychique. Leur discours en témoigne explicitement par des choix lexicaux conscients :

(2) « parfois je vais utiliser le mot femme et parfois personne avec un utérus ou avec un vagin » ; « ce n'est pas tout le monde [...] qui se considère comme une femme » ; « les personnes naissent avec un ovaire ou deux [...] pas d'utérus »<sup>6</sup>, etc.

- 4 Après avoir mis en relation la notion de “(dé)faire famille” avec l'identité psychique, et rappelé les notions de sexe, catégories de sexe et genre<sup>7</sup>, nous présenterons en diachronie les termes *femme* et *personne* qui retiennent notre attention. Nous analyserons ensuite les effets des types de (re)dénomination qui autorisent leur interchangeabilité, ainsi que leurs limites, en lien avec les outils de référenciation linguistique. Enfin, nous proposerons une réponse à la question : peut-on influencer la perception de la famille en agissant sur la dénomination linguistique de l'individu ?

## **1. Notions de « sexe » et de « catégories de sexe » et de « genre » : approche psycho-sociale, périnatalité et famille**

### ***Faire ou défaire famille et identité psychique***

- 5 *Faire famille* est un idiomatisme de plusieurs langues de France, notamment en Poitou avec la variante « être en chemin de famille » lorsqu'un partenaire est enceinte, suggérant que la “famille” se concrétise « lorsque l'enfant paraît<sup>8</sup> » (Victor Hugo). La locution *faire* ou *défaire famille* engage trois axes de réflexion.

- 6 D'abord, la famille, plurielle et polymorphe, existe depuis toujours, malgré l'existence de nouveaux modèles normatifs (ex. familles recomposées, monoparentales). Elle est souvent associée à la procréation, mais on parle aussi de *famille de cœur* ou d'*absence de famille* malgré le lien biologique, insistant sur un sentiment d'appartenance fondé sur la construction identitaire et les interactions sociales. *Famille* se définit ici comme un groupe d'individus dont les identités interagissent pour cocréer un projet de vie commun, quelle que soit sa nature ; l'interaction et l'intercompréhension (même intuitive) de l'identité de chaque individu du groupe sont donc essentielles et le langage et la dénomination jouent un rôle crucial dans sa conceptualisation.
- 7 Ensuite, on devient "famille" par une volonté partagée entre personnes émancipées, qui fondent ce groupe autour d'une reconnaissance identitaire, partageant un intérêt et un plaisir communs, indépendamment de ou avant la venue d'enfant·s. Cette conjugaison<sup>9</sup> identitaire peut revêtir diverses formes<sup>10</sup>, si l'on s'affranchit du modèle nucléaire hétéronormé occidental.
- 8 Enfin, la tension entre "faire" et "défaire famille" invite à repenser ou déconstruire ce concept<sup>11</sup>. *Défaire* peut signifier la rupture juridique (divorce, séparation), mais ici il est envisagé conceptuellement : le "défaire" suppose un modèle normatif hétéronormé dominant, hérité, qui étouffe certaines identités au sein de la famille, impactant l'estime de soi. Ce dépassement ouvre une parenthèse de liberté créative, permettant de cocréer autrement en intégrant diverses expressions identitaires liées au projet commun.

## **Identités psychiques et genre : impact sur le concept de "famille"**

- 9 La famille hétéronormée a figé les rôles et les genres des individus selon leur sexe biologique, toute transgression au stéréotype étant perçue comme un écart. En France<sup>12</sup>, le genre reste largement binaire, notamment dans l'usage linguistique, où le neutre est souvent assimilé à une absence de genre. Cette limitation lexicale peut être ressentie comme un carcan, bien qu'une évolution conceptuelle émerge avec des termes spécifiants et pronoms inclusifs (*iel*, *celleux*), traduisant une perception plus subtile du genre.

10 Il est essentiel de distinguer sexe, catégorie de sexe et catégorie de genre. Selon West et Zimmerman, le sexe est défini comme « une détermination établie au travers de l'application des critères biologiques socialement admis pour classer les personnes en tant que femelles ou mâles »<sup>13</sup>. Toutefois, ces critères deviennent invisibles au quotidien, reconnus uniquement par des « parades d'identification socialement requises ». Ainsi, « le sexe et la catégorie de sexe peuvent varier indépendamment », et l'on peut revendiquer une appartenance à une catégorie malgré l'absence des critères biologiques.

11 Le genre, quant à lui, est

l'activité consistant à gérer des cours d'actions situées à la lumière des conceptions normatives des attitudes et des activités appropriées à la catégorie de sexe à laquelle on appartient. Les activités de genre émergent des revendications d'appartenance à une catégorie de sexe, et les renforcent.<sup>14</sup>

12 West et Zimmerman défendent l'idée que le genre n'a « aucun site spécifique ou contexte organisationnel »<sup>15</sup> et ne se limite pas à un rôle<sup>16</sup>. C'est une mise en scène interactionnelle, adaptée selon les situations<sup>17</sup>, où « faire le genre » signifie rendre son comportement socialement lisible, « *accountable* », sans nécessaire conformité, mais plus ou moins en conscience de ce « que l'on fait de manière répétée, en interagissant avec autrui »<sup>18</sup>, car il sera soumis au jugement social<sup>19</sup>.

13 Cette évaluation sociale se manifeste aussi linguistiquement : le choix des mots participe au « faire » genré, consolidant des identifications par des dénominations figées ou flexibles. Bien que le sexe ne soit plus déterminant dans la cocreation familiale avec enfant·s, la famille reste souvent pensée comme la conjugaison d'identités psychiques et biologiques, perpétuant l'importance du genre. Partant de là, nous examinerons comment «(dé)faire famille» se lie à la dénomination<sup>20</sup> genrée ou non et l'impact de cette dénomination sur le concept même de «famille».

## Dénomination : outil d'identification (catégorisation) et de faire famille

- 14 Les indices (psycho)linguistiques structurent nos représentations (Saussure), éclairent les constructions psychosociales et peuvent les modeler s'ils visent un changement de perception<sup>21</sup>. Dans ce cas, ils se pérennisent ou se disloquent et participent à la redéfinition de systèmes conceptuels. Rep.a/e.nser la "famille" occidentale implique d'interroger la monstration de l'individu dans ses interactions sociales<sup>22</sup>, via la dénomination linguistique évoquant les « horizons »<sup>23</sup> ou « représentations stéréotypiques »<sup>24</sup>, car elle influence la perception de l'identité, l'ancrage social et les actes<sup>25</sup>, avant même un *faire famille*.
- 15 Ces dénominations véhiculent un nuage d'associations stéréotypiques définissant conceptuellement le référent, le reliant et le distinguant simultanément des autres, y compris *via* les non-choix dénominatifs. L'analyse des glissements lexicaux en contexte de parentalité révèle leurs effets sur la perception des rôles et la représentation familiale. Plusieurs difficultés demeurent : persistance de la binarité conceptuelle du genre, lien étroit entre "famille" et "genre" des individus et, parfois, des indices insuffisants pour nommer justement. Si « le signifié constitue notre interprétation [...] et résume les processus cognitifs traitant l'information que nous percevons d'après le réel »<sup>26</sup>, il devient nécessaire d'adapter/créer les signifiants associés aux nouveaux signifiés<sup>27</sup> validant une pluralité de possibles. Cette validation touche aussi les situations où demeure une incertitude de perception (souhaitée ou fortuite) en optant pour une dénomination respectant cette dernière incomplétude.
- 16 Or, la valorisation de l'identité prépare la constitution de la famille, dès la (non)monstration et la reconnaissance de l'identité de l'individu par les pro-endogroupes et exogroupes, y compris par la dénomination. C'est pourquoi, avant d'évoquer le concept de "famille", il faut aborder la dénomination de l'individu : c'est un préalable à la (re)création de la "famille".
- 17 Mais observons ce qu'il en est lorsque l'identité de l'autre n'est pas accessible soit invisibilisée, soit non montrée, soit dans une visée inclusive.

## 2. Femme vs personne : du lexique à la “famille” (étude de corpus)

- 18 Dans des contextes inclusifs, *personne* est fréquemment employé pour *femme* (ex. *la personne enceinte*). Quelles représentations stéréotypiques, héritées de l'évolution sémantique, permettent ici cette interchangeabilité ? Dans le corpus oral étudié (transcriptions de la « Lune 1 », 85 740 mots), nous avons analysé les structures linguistiques et procédés référentiels contribuant à ce glissement, ainsi que l'éventuelle transformation des concepts “personne” et “femme”. Ce corpus présente une double contrainte – périnatalité et inclusion identitaire – et les locutrices tentent d'y pallier une perception partielle du genre en laissant au récepteur la liberté de s'auto-identifier. Elles agissent, dans une attention constante, sur les stéréotypes attachés à *femme* (genre biologique, psychique, social, orientation sexuelle) en optant pour des désignations perçues comme neutres au regard de *femme*. Or, « un domaine lexical suppose la structuration d'un ensemble de lexèmes qui partagent une aire de sens commune (rapports paradigmatiques) et qui montrent à leur tour un comportement syntaxique similaire (rapports syntagmatiques et paradigmatiques) »<sup>28</sup>. Dès lors, comment nommer sans présumer du genre dans un discours saturé d'indices genrés ? Sortir des stéréotypes peut passer par leur mobilisation stratégique, pour permettre un glissement référentiel et élargir le champ notionnel en préservant la cohésion du discours, par exemple en substituant *femme* à *personne*.

### Évolution diachronique des lexèmes *femme* et *personne*

- 19 Diachroniquement<sup>29</sup>, les termes *femme* et *personne* révèlent des traits sémantiques qui les différencient ou qui se recoupent. *Femme*, issu du latin *femina*, a pour sèmes à l'époque antique, « femelle », « être humain de sexe féminin » ou « épouse ». Ce terme coexiste dans l'Antiquité avec *uxor* et *mulier*, concurrents selon les contextes<sup>30</sup>. En français médiéval, *fame* demeure un terme neutre (humain/non humain, marié ou non, noble ou non), souple dans ses usages, avant de se spécialiser au fil des siècles, tout en restant

concurrent de *épouse*<sup>31</sup>. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, les sèmes de « féminité » (*une femme très femme*) et de rôles socio-culturellement genrés s'y ajoutent, menant à des compositions interdéfinitionnelles : *femme de ménage*, *femme au foyer*, ou *femme sage-femme*<sup>32</sup> ce qui génère une binarité de genre aujourd'hui contestée (ex. *homme au foyer*), ou neutralisée avec l'usage dans les mêmes contextes de termes tels *personne* ou *personnel* (*personne sage-femme*, *personnel de ménage*), ou l'adoption de base commune dérivable (*maïeuticien·ne*). Le prénom masculin dans des constructions avec *sage-femme* (ex. *Marc est sage-femme*) participe à ce processus de neutralisation<sup>33</sup>.

- 20 *Personne*, issu de *persona* (« le masque de théâtre antique »), se construit autour des sèmes de « rôle », « individualité » et « apparence sociale ». En français médiéval, il porte les sèmes<sup>34</sup> : d'abord d'« individu » (sans distinction de genre), puis de « corps physique » et enfin de « personne importante », emploi qui disparaîtra au profit de *personnalité*. Aujourd'hui, le sème dominant est celui d'« individu conscient d'exister biologiquement, moralement et socialement »<sup>35</sup>. Par son lien avec « rôle » et « matérialité physique », *personne* peut alterner avec *femme*, surtout s'il est complété (ex. *personne qui enfante*). Loin d'être neutre, il renvoie à un rôle socialement observable (bien que non genré), rejoignant ainsi la dimension performative du genre théorisée par West et Zimmerman<sup>36</sup>.
- 21 Ainsi, *femme* reste à ce jour chargé de sèmes genrés, contrairement à *personne*, mais tous deux présentent un sème de « rôle » commun. Dès lors, *personne* peut être perçu comme un hyperonyme de *femme*, comme l'atteste ce passage du corpus : « une multitude de personnes, incluant les femmes, ne connaissent pas leur anatomie »<sup>37</sup>. De plus, d'un point de vue ontologique, *femme* renvoie à l'*humain*, tandis que *personne* renvoie à une *propriété sociale* (cf. « humains > animaux > objets > événements > propriétés »<sup>38</sup>). Cela interroge la manière dont *personne* peut, selon les contextes, se substituer à *femme*, inversant ou neutralisant peut-être parfois les logiques hyperonymiques classiques<sup>39</sup> : une « femme » a parmi ses propriétés celle d'être une « personne », mais *femme* n'est pas une des propriétés de *personne*, c'en est une réalisation ontologique possible en tant qu'objet réel du monde et *personne* peut donc en être l'hyperonyme, tout comme il pourrait l'être de *homme*, *enfant* ou *voisin·e* mais *personne* reste un

générique en place de *femme* car *femme* n'est le seul hyponyme de *personne*. Quels procédés rendent cette interchangeabilité possible ?

## Étude de corpus : observation, quantification et analyse des procédés de dénomination vs redénomination

- 22 Observons les effets des types de (re)dénomination pour comprendre cette possible interchangeabilité et/ou ses limites, les liens avec les procédés référentiels<sup>40</sup> et l'impact produit sur la perception du référent<sup>41</sup>.
- 23 Dans le corpus de 85 740 mots, 173 occurrences de *femme* et 89, de *personne* (potentiellement interchangeable avec *femme*) ont été retenues, après exclusion des cas non pertinents (notamment *sage-femme* et *personne* non substituables). Malgré une fréquence initialement proche (208 occurrences pour *femme* et 229 pour *personne*), *personne* est presque deux fois moins mobilisé que *femme* dans des contextes sémantiquement compatibles, révélant une prédominance de *femme*. Partons des catégories de (re)dénomination de Moreau-Guibert<sup>42</sup> pour éclairer les glissements référentiels :
- (1) la *réitération*, incluant synonymie (ex. *femme* vs *dame*) et méronymie (ex. *personne*, hyperonyme de *femme*, qui peut-être méronyme de *personne*) ;
  - (2) les *co-hyponymes intra-domaine* qui, bien que non synonymes parfaits, relèvent d'un même domaine conceptuel et sont syntaxiquement interchangeables (*personne/gens/femme* qui partagent un hyperonyme commun comme *humain*) ;
  - (3) la *réitération par synonymie juxtaposée*, reposant sur des structures redondantes, coordonnées ou juxtaposées, témoignant d'une répétition sémantique intentionnelle structurée en « Nom A + ct/adj. (juxtaposé/coordonné) Nom B + ct/adj. » (ex. *femme/personne enceinte* ».
- 24 Ces procédés apparaissent de manière équivalente pour les deux lexèmes, sans générer d'ambiguïté interprétative.

### Nom seul : *Femme* vs *personne*

- 25 L'analyse des occurrences isolées de *femme* et *personne* révèle un glissement référentiel : le terme générique *personne* s'inscrit dans le

paradigme de *femme* par l'action combinée de l'anaphore associative<sup>43</sup>, de l'anacataphore<sup>44</sup> co-hyponymique et de la synonymie juxtaposée.

## **Femme seul : 131 occurrences**

- 26 *Femme* est massivement utilisé seul (99 occurrences) dans des emplois classiques, déployant selon les cas un sens archétypal, ex. (3) :

(3) la femme, à l'essence féminine (4878) / d'homme à femme et de femme à homme (153) / le mot femme (1305)

... ou une identité auto-désignée, comme en (4) et (5) :

(4) parce qu'on est une femme – bon, peut-être que c'est pas tout le monde qui écoute ces vidéos qui est une femme (5599-5600)

(5) ce n'est pas tout le monde qui est né avec un utérus, un vagin, une vulve et qui se considère comme une femme (1300-1301)

- 27 Mais pour 32 occurrences, soit un quart de la totalité, *femme* seul est en complément de détermination : (6) et (7). Second membre, il spécifie l'univers référentiel du nom déterminé (*histoire, santé, anatomie, santé, vie, corps, énergie, métier, entrepreneuriat sacré, service*), validant l'association à *femme* d'univers stéréotypiques, (6) :

(6) l'histoire de la femme (3677) / le stéréotype de la femme (5119) / la santé des femmes (7270) / le pouvoir mystique des femmes (1424)

- 28 Et le plus souvent il entre en interdéfinition (Dupuy, 2010) avec un nom orientant stéréotypiquement vers la biologie féminine (directement *cycles, sang, corps*, ou métaphoriquement, *automne intérieur*) corroborant ainsi cette relation, (7) :

(7) le sang (sacré) des femmes (1413, 1479, 3656) / les cycles sacrés de la femme (1373)

- 29 Cette sur-richesse sémantico-conceptuelle – renforcée par le contexte de périnatalité – participe activement à la constitution de nouveaux schémas cognitifs<sup>45</sup> et se révèle très utile à la mise en parallèle paradigmatique concernant les emplois de *personne*.

## Personne seul : 40 occurrences

- 30 Pour les 38 occurrences de *personne* isolé, il est systématiquement appréhendé par anaphore associative *via* les inférences produites par l'entrelacs des univers de représentations stéréotypiques co-présents<sup>46</sup>. La référenciation, par déduction, abduction ou induction contextuelles<sup>47</sup>, donne lieu à une co-référenciation avec le stéréotype du féminin, (8), (9) et (10) :

(8) [c'est] offusquant pour certaines **personnes**, que leur anatomie ait comme référence un fourreau (384) / si la plupart des **personnes** vont avoir une température de 36,X degrés avant l'ovulation (616-617) /au moment de l'ovulation, souvent des **personnes** vont se sentir comme [...] (737-738) /ce n'est pas vrai chez toutes les **personnes**, mais le jour 14 [...] (776) /certaines **personnes** vivent de façon chronique à chaque cycle /si on saigne sept jours, dix jours, pour **certaines personnes**, là on devient un risque

- 31 On ne relève que deux cas de *personne* intransitif et second membre d'une relation interdéfinitionnelle (en complément de détermination). Et, comme pour *femme*, une de ces occurrences, (9), le met en relation avec un nom typique de la biologie féminine (*phase fertile*) :

(9) la phase fertile de la **personne** (4804),

cependant que l'autre, (10), le fait entrer en interdéfinition avec un terme sans cette stéréotypie :

(10) j'aimerais vous parler des genres versus l'identité des **personnes** (4951) [il faut comprendre des personnes qui peuvent avoir des caractéristiques biologiques féminines mais pas nécessairement le genre associé ou l'inverse]

- 32 Ce mécanisme repose sur le principe que l'élément subordonné (*personne*) partage une ontologie compatible avec l'antécédent implicite (*femme*) pour permettre l'« aliénation » associative<sup>48</sup>. Sous couvert d'inclusion, ces constructions réactivent un référent féminin type : *personne* fonctionne alors comme proxy linguistique (co-hyponyme) désignant les femmes sans les nommer, *via* l'inférence contextuelle<sup>49</sup> liée à la biologie reproductive féminine. La dynamique de substitution

paradigmatique est ici renforcée par l'anacataphore co-hyponymique, les deux termes partageant le domaine conceptuel "humain/corps".

- 33 Ces procédés référentiels naturalisent la présence de la "femme" dans le mot *personne*, sans la nommer, mais en l'évoquant implicitement. La substitution n'est pourtant pas simple : 131 occurrences de *femme* pour 40 de *personne*, et seulement 2 de *personne* comme second membre d'une interdéfinition en (9) et (10). Pour que l'hyperonyme fonctionne comme spécifiant, il doit s'inscrire dans des constructions paradigmatiques où l'univers stéréotypique de *femme* lui est accolé, et où *femme* est également présent pour coconstruire cette extension. S'y ajoutent la réitération par synonymie juxtaposée ([11] et [12], *les femmes, les personnes avec un utérus*) et l'appui de l'interdéfinition (*femme vs personne + expansion*) ([14] et [15]), qui fonctionnent comme miroirs de stéréotypie.

### **Réitération par synonymie juxtaposée : femme coordonné à personne et inversement (10 occurrences)**

- 34 La coordination entre *femme* et *personne* renforce cette intégration paradigmatique. Lorsque *femme* précède (8 occurrences), elle ouvre le champ à *personne* par expansion stéréotypique :

(11) plusieurs **femmes** ou **plusieurs personnes qui ovulent** / chaque humain sur terre provient **d'une femme** ou **personne enceinte qui l'a enfanté** / **toutes les femmes, les personnes enceintes** entraînent dans leur totale puissance / cycles sacrés **de la femme** ou **des personnes avec un utérus** / des cycles sacrés de la féminité sacrée, **des femmes, des personnes avec un utérus** / qui nous relie à travers les **femmes, les personnes**, avant nous dans notre lignée / l'entrepreneuriat sacré des **femmes, des personnes avec un utérus** / chaque humain sur terre provient d'une **femme** ou **personne enceinte** qui l'a enfanté

- 35 Dans le cas inverse (2 occurrences), *femme* spécifie le référent plus générique *personne* ce qui suggère que la substitution n'est pas sans ambiguïté :

(12) La plupart des **personnes**, des **femmes**, sont nées avec un hymen / les **personnes** qu'on suit, les **femmes** qu'on suit

- 36 Ces coordinations hybridant le signifié élargissent les catégories du reconnaissable, créant « un signifié multiple qui permet à son tour de (re-)classifier le monde reconnaissable »<sup>50</sup>, sans figer la catégorisation au genre. Elles ne visent pas la redondance, mais participent d'une **fusion sémantique** où *personne* accède à une conceptualisation intermédiaire entre individu neutre et stéréotype féminin.

### **Co-hyponymes intra-domaine et parallélismes syntagmatiques : [*femme vs personne* + expansion] (34 occurrences)**

- 37 Le recours à des syntagmes type noms expansés en série avec pour seule variante un terme unique (*femme vs personne*) manifeste une volonté d'ouverture du paradigme syntagmatique à d'autres possibles mnémoniques. Ce procédé est annoncé explicitement dans le discours de notre corpus :

(13) parfois je vais utiliser le mot **femme** et parfois **personne** avec un utérus ou avec un vagin (1305-1306)

- 38 Les occurrences favorisent la parallélisation conceptuelle :

(14) la **femme** qui enfante / la **personne** qui enfante (hors corpus mais existant dans le corpus élargi)

(15) une **femme** fertile, cyclique (3659) vs une **personne** qui cycle (767)

- 39 Selon Lyons<sup>51</sup>, *femme* agit dans (14) en méronyme de *personne*, la relative (« qui cycle ») réduisant la catégorie aux référents dont la biologie permet l'enfantement (signifié). Ce processus est possible grâce à notre capacité à envisager le monde et toute entité comme « divisible en parties discrètes » : *femme* est donc le méronyme de *personne*<sup>52</sup>. Lorsque la même structure syntagmatique apparaît avec *personne*, la combinatoire conceptuelle opère par parallélisme et, bien que *personne* soit plus générique (supra-catégorisant de « femme »), son expansion le place dans l'univers stéréotypique de “femme” (biologie liée à l'enfantement) et réactive mémoriellement et mnémoniquement le signifié de *femme qui enfante*. Pour (15), malgré une catégorie

grammaticale différente, l'expansion joue une fonction similaire, portant le même processus cognitif.

40 Nos occurrences se répartissent ainsi :

- **Femme : 34 occurrences**

- 7 avec Ct de détermination (ex. *femmes de ma lignée*)
- 17 avec relative épithète liée (ex. *femmes qui ont saigné*)
- 10 avec adjectif épithète liée (ex. *femmes ménopausées*)

- **Personne : 47 occurrences**

- 16 avec Ct de détermination (ex. *personnes avec un utérus*)
- 28 avec relative épithète liée (ex. *une personne qui est ménopausée*)
- 3 avec adjectif épithète liée (ex. *une personne enceinte/ménopausées*)

41 Dans la majorité des cas, l'expansion de *femme* active la stéréotypie de la “femme” et est postposée (sauf dans le cas de *vieille femme* qui active un des archétypes de la “femme”).

42 De même pour l'expansion de *personne*, toujours postposée, (16), qui active la stéréotypie de “femme” :

(16) j'ai rencontré des **personnes** vraiment, vraiment exceptionnelles qui travaillent avec leur sang de toutes sortes de façons (3844-3846)

43 Notons qu'à 5 reprises, *personne*, (17), est à la fois le second membre (complément d'un nom) et premier membre en tant que nom expansé :

(17) les yonis des **personnes** qui enfantent l'humanité (1324) / le temple sacré des **personnes** avec un utérus (1297) / le cycle sacré des **personnes** qui ont/avec un utérus (1332, l. 1477) / le sang sacré des **personnes** avec un utérus (1429)

44 Ici, au moins un des deux encadrants de *personne* active l'univers stéréotypique de “femme” (biologie ou métaphore). Dans ces contextes, *personne* hérite structurellement de la stéréotypie de son environnement par anacataphore et aussi par parallélisme avec les séries type « *femme/personne* + expansion », toutes deux porteuses de l'univers stéréotypique de “femme”.

- 45 Parmi ces occurrences de *personne* expansé, l'expansion de quelques-unes, (18), n'a pas la stéréotypie de la "femme" et pourtant, elles infèrent "femme" par anaphore contextuelle ou associative<sup>53</sup>.

(18) [Tenir des] espaces de **personnes** à risques (7053) / une **personne** spécifique (7055, désignant en contexte une "femme").

- 46 La validité référentielle de *personne* dans le paradigme de *femme* repose donc sur :

- Une anacataphore contextuelle et syntaxique : activation antérieure additionnée d'une expansion ciblée et sur
- Une reproduction formelle des constructions typiques et renforcées de *femme*

- 47 Ainsi, l'examen du lexique genré montre un glissement référentiel systématique de *personne* vers le paradigme mnémorique de "femme", activé par des mécanismes de typification<sup>54</sup> et des stratégies implicites. *Personne* s'intègre ainsi à des univers de sens associés à *femme*, tout en neutralisant l'identité genrée pour se centrer sur l'attribut physiologique (*enceinte, qui allaite...*), sans impliquer ni rôle social ni identité psychique, limitant ainsi les biais de jugement liés aux comportements attendus assignés au genre. Ce glissement, loin de brouiller les repères, les renforce : *personne* devient le miroir langagier d'un stéréotype féminin *via* son complément, maintenant son activation, sa saillance. Leur cohabitation participe à une reconfiguration conceptuelle de leurs représentations.

## Bilan

- 48 L'examen du corpus révèle un glissement récurrent de *personne* vers le paradigme sémantique et mnésique de *femme*. Ce déplacement, fondé sur des mécanismes de typification et des stratégies référentielles implicites, renforce subtilement l'association entre *personne* et des attributs culturellement liés au féminin. Comme l'indiquent Peña Martínez et Olivares Pardo, il repose sur « des connexions ou correspondances entre deux entités contiguës qui font partie d'un même schéma mental (*internal mapping*) »<sup>55</sup> qui réactivent, dans l'anaphore, des traits saillants de *personne vs femme*, sans explicitation formelle. Cette alternance lexicale redéfinit les contours concep-

tuels de “personne”, ouvrant la voie à des anaphores associatives *in absentia*. Ainsi, l’anaphore associative contribue à ces nouvelles interconfigurations, ouvrant de nouveaux champs mnémoniques. Le recours à des désignations analytiques (*femme avec un utérus, qui enfante*), et non synthétiques (*parturiente*), suractive l’univers de *femme* qui rejaillit sur *personne* en contexte similaire. Ce choix discursif maintient une continuité rassurante dans l’évolution de la stéréotypie, en la reformulant, transformant “personne” en un prisme reflétant le féminin, même lorsque le genre semble neutralisé.

- 49 Dans la réflexion sur *(dé)faire famille*, cette dynamique libère tout modèle familial du critère de genre psychique : les personnes qui la composent peuvent penser et agir sans se conformer ou s’opposer à un modèle ancien. En périnatalité, le focus se déplace vers la sécurité intérieure de la personne qui porte ou interrompt la grossesse (ou vit un deuil), puis par extension vers l’enfant, lui donnant conscience et confiance en ses capacités quel que soit son vécu genré antérieur et, lui offrant de former, avec son/sa partenaire, un socle solide assurant l’équilibre de la famille.

---

Christopher L. ABERSON, Melanie HEALY, Victoria ROMERO, « Ingroup bias and self-esteem: A meta-analysis », *Personality and Social Psychology Review*, 2000/4, n° 4, p. 157-173.

Maryse BIANCO et Catherine SCHNEDECKER, « Approches psycholinguistique et linguistique du traitement de l’anaphore associative : une revue des questions », *Cahiers de praxématique*, 1995/1, n° 24, p. 105-130, <https://doi.org/10.4000/praxématique.3033>.

Michel CHAROLLES, « L’anaphore associative. Problèmes de délimitation », *Verbum*, XIII, n° 3, 1990, p. 119-148, [https://www.persee.fr/doc/verbu\\_0182-5887\\_1990\\_num\\_13\\_3\\_1417](https://www.persee.fr/doc/verbu_0182-5887_1990_num_13_3_1417).

Michel CHAROLLES, *La Référence et les expressions référentielles en français*, Paris, Ophrys, 2002.

Francis CORBLIN, *Les Formes de reprise dans le discours : Anaphores et chaînes de référence*, Rennes, PUR, 1995.

Estèle DUPUY-PARANT, *La continuité référentielle en moyen français : Règles syntactico-sémantiques*, Le Mans, Université du Maine, 2006.

Estèle DUPUY, « Sortir du lot : quelle expression anaphorique est utilisée lors de l’extraction d’un référent de son groupe référentiel ? », *Actes du CMLF-10*, Paris, EDP Sciences, 2010, <https://doi.org/10.1051/cmlf/2010167>.

Estèle DUPUY, « La cataphore : approche diachronique et émergence dans la prose du moyen français », *Le Moyen Français*, 2013/1, n° 73, p. 49-87.

Steven FEIN et Steven J. SPENCER, « Prejudice as self-image maintenance: Affirming the self through derogating others », *Journal of Personality and Social Psychology*, 1997, n° 73, p. 31-44.

Sophie GALABRU, *Faire famille. Une philosophie des liens*, Paris, Allary Éditions, 2023.

Erving GOFFMAN, *Gender Advertisements*, New York, Harper & Row, 1979.

Edmund HUSSERL, *Husserl: Expositions and Appraisals*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1977.

Charles M. JUDD, Bernadette PARK, Carey S. RYAN, Markus BRAUER, Susan KRAUS, « Stereotypes and ethnocentrism: Diverging interethnic perceptions of African American and White American youth », *Journal of Personality and Social Psychology*, 1995/4, n° 69, p. 460-481.

Marek, KESIK, *La Cataphore*, Paris, PUF, 1989.

Georges KLEIBER, « Cap sur les topiques avec le pronom il », *L'Information grammaticale*, 1992/3, n° 54, p. 15-25.

Georges KLEIBER, « Anaphore associative, thèse lexico-stéréotypique : oui, mais... », *Cahiers de praxématique*, 1995/1, n° 24, p. 69-85, <https://doi.org/10.4000/praxematique.3030>.

Georges KLEIBER, « Le possessif via l'anaphore associative », dans María Luz CASAL SILVA et al. (éd.), *La Lingüística rancesa en España camino del siglo XXI*. Madrid, Arrecife Producciones, 2000a, p. 55-74.

Georges KLEIBER, « Anaphores associatives : parties inaliénables et propriétés », dans *Relaciones culturales entre España y Francia y otros países de lengua francesa*, Actas VII Coloquio APF-FUE, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, vol. I, 2000b, p. 37-52.

Georges KLEIBER, *L'Anaphore associative*, Paris, PUF, 2001.

Timothy LAURIE et Hannah STARK, « Reconsidering Kinship: Beyond the Nuclear Family with Deleuze and Guattari », *Cultural Studies Review*, 2011/2, n° 17, p. 20-37.

John LYONS, *Semantics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977.

Gemma Peña MARTÍNEZ et María Amparo OLIVARES PARDO, « L'anaphore associative : contiguïté métonymique », *Ibérica*, 2008, n° 15, p. 135-150.

Jean-Claude MILNER, « Théorie de la référence », dans *Ordres et raisons de langue*, Paris, Seuil, 1982, p. 9-64.

Karine MOREAU-GUIBERT, « Symylitude eiper liknes. Étude des répétitions lexicales dans les binômes synonymiques de la compilation religieuse en moyen anglais *Pore Caitif* », dans Estèle DUPUY, Victor MILLOGO et Marie-Hélène LAY (dir.), *La Continuité référentielle ou le choix des mots dans les textes français et anglais de la fin du Moyen Âge et des périodes modernes et contemporaines*, Rennes, PUR, 2020, p. 39-58.

Gabrielle RICHARD, *Faire famille autrement*, Binge Audio, 2022.

Mathilde SALLES, « La modification adjectivale en anaphore associative : le cas de l'église romane », *Langages*, 2006/3, n° 163, p. 25-36, <https://www.persee.fr>

[r/doc/lgge\\_0458-726x\\_2006\\_num\\_4\\_0\\_163\\_2681](https://doi.org/10.4000/discours.8981).

Mathilde SALLES, « Anaphore possessive et anaphore associative : le cas des noms collectifs », *Discours*, 2015/1, n° 16, <https://doi.org/10.4000/discours.8981>.

Bernd SIMON, « The perception of ingroup and outgroup homogeneity: Reintroducing the intergroup context », dans William STROEBE, Miles HEWSTONE (éd.), *European review of social psychology*, New York, John Wiley & Sons, 1992/1, n° 3, p. 1-30.

Bernd SIMON, Thomas F. PETTIGREW, « Social identity and perceived group homogeneity: Evidence for the ingroup homogeneity effect », *European Journal of Social Psychology*, 1990/6, n° 20, p. 269-286.

Ashton R. SNIDER, *Heteronormativity and the Ideal Family*, thèse de Master of Arts en philosophie, University of Missouri-St. Louis, 2016.

Judith STACEY et Barrie THORNE, « The Missing Feminist Revolution in Sociology », *Social Problems*, 1985/4, n° 32, p. 301-316.

Henri TAJFEL et John C. TURNER, « The social identity theory of intergroup behavior », dans Stephen WORCHEL, William G. AUSTIN (éd.), *Psychology of intergroup relations*, Chicago, Nelson-Hall Publishers, 1986 [2<sup>e</sup> éd.], p. 7-24.

Henri TAJFEL et John C. TURNER, « An integrative theory of intergroup conflict », dans William G. AUSTIN, Stephen WORCHEL (éd.), *The social psychology of intergroup relations*, Monterey, CA, Brooks/Cole, 1979, p. 33-47.

Barrie THORNE, *Gender Play: Girls and Boys in School*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1993.

Emmanuel TODD, *L'Origine des systèmes familiaux*, t. 1, Paris, Gallimard, 2011.

Candace WEST et Don H. ZIMMERMAN, « Faire le genre », *Nouvelles questions féministes*, 2009/3, n° 28, p. 34-61.

## Corpus oral extrait des transcripts

Karine LASEVA et Mélanie LOUP, *Support de formation*, École Quantik Doula, promotion 2021, document interne non publié.

---

1 Bernd SIMON, « The perception of ingroup and outgroup homogeneity: Reintroducing the intergroup context », dans William STROEBE, Miles HEWSTONE (éds), *European review of social psychology*, New York, John Wiley & Sons, 1992/1, n° 3, p. 1-30. Bernd SIMON, Thomas F. PETTIGREW, « Social identity and perceived group homogeneity: Evidence for the ingroup homogeneity effect », *European Journal of Social Psychology*, 1990/6, n° 20, p. 269-286.

2 Charles M. JUDD, Bernadette PARK, Carey S. RYAN, Markus BRAUER, Susan KRAUS, « Stereotypes and ethnocentrism: Diverging interethnic perceptions

of African American and White American youth », *Journal of Personality and Social Psychology*, 1995/4, n° 69, p. 460-481 : étude sur les attitudes raciales qui montrent que certains se sentent renforcés positivement par leur spécificité (minorité) et d'autres, en danger, ce qui active leur opposition face aux groupes minorisés. Christopher L. ABERSON, Melanie HEALY, Victoria ROMERO, « Ingroup bias and self-esteem: A meta-analysis », *Personality and Social Psychology Review*, 2000/4, n° 4, p. 157-173 : synthèse de 34 études sur l'estime de soi et l'identité sociale – les personnes avec une bonne estime d'eux, défendent plus le pro-endogroupe (le groupe d'identification vs l'exogroupe) que ceux qui ont une faible estime et qui ont moins à perdre. Sur la théorie de l'identité sociale, (pro)endogroupe ou exogroupe : Henri TAJFEL et John C. TURNER, « The social identity theory of intergroup behavior », dans Stephen WORCHEL, William. G. AUSTIN (éd.), *Psychology of intergroup relations*, Chicago, Nelson-Hall Publishers, 1986 [2<sup>e</sup> éd.], p. 7-24. Henri TAJFEL et John C. TURNER, « An integrative theory of intergroup conflict », dans William. G. AUSTIN, Stephen WORCHEL (éd.), *The social psychology of intergroup relations*, Monterey, CA, Brooks/Cole, 1979, p. 33-47.

3 Steven FEIN et Steven J. SPENCER, « Prejudice as self-image maintenance: Affirming the self through derogating others », *Journal of Personality and Social Psychology*, 1997, n° 73, p. 31-44 : les personnes qui subissent une baisse d'estime d'eux expriment plus de préjugés ce qui fait même remonter leur estime.

4 Accompagnatrice en périnatalité qui informe, soutient émotionnellement et logiquement les personnes de leur premier à leur dernier cycle, ou durant leurs étapes de transformation de vie en général (grossesse, création, deuils).

5 Karine LASEVA et Mélanie LOUP, *Support de formation*, École Quantik Doula, promotion 2021, document interne non publié, chap. : Lune 1. Seuls des extraits courts sont cités en accord avec les formatrices que nous remercions.

6 LASEVA et LOUP, 2021, chap. 1. Tous les exemples numérotés proviennent de ce chapitre et du discours des deux formatrices. Numéros post-citations = ligne du corpus des transcripts.

7 Erving GOFFMAN, *Gender Advertisements*, New York, Harper & Row, 1979 ; Candace West et Don H. Zimmerman, « Faire le genre », *Nouvelles questions féministes*, 2009/3, n° 28, p. 34-61.

8 Victor HUGO, *Les Feuilles d'automne*, poème XLVI, *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Hetzel-Quantin, 1880.

9 Ben MAZUÉ, « Parents », chanson : « la famille c'est plein de conjugaisons ».

10 Gabrielle RICHARD, *Faire famille autrement*, Binge Audio, 2022, et Sophie GALABRU, *Faire famille. Une philosophie des liens*, Paris, Allary Éditions, 2023.

11 GALABRU, 2023.

12 Ce n'est pas le cas ailleurs. Chez les Amérindiens : cinq genres. Leurs représentants en conseil sont perçus comme des portails de perception du monde (les êtres-aux-deux-esprits y sont valorisés).

13 WEST et ZIMMERMAN, 2009 (citant GOFFMAN, 1976), définition que les auteurs signalent comme étant réductrice dans leur note 3 bien que le processus de définition reste « social de part en par ».

14 WEST et ZIMMERMAN, 2009, p. 36.

15 WEST, ZIMMERMAN, 2009, p. 38.

16 Judith STACEY et Barrie THORNE, « The Missing Feminist Revolution in Sociology », *Social Problems*, 1985/4, n° 32, p. 307-308.

17 20 WEST, ZIMMERMAN, 2009, p. 45.

18 WEST, ZIMMERMAN, 2009, p. 50.

19 WEST, ZIMMERMAN, 2009, p. 46-47.

20 Guillemets anglais (“x”) = signifié/référent (concept ou objet du monde) ; guillemets français (« v ») = citation et sème ; *italiques* = termes (*personne* ou *femme*).

21 Gemma Peña MARTÍNEZ et María Amparo OLIVARES PARDO, « L'anaphore associative : contigüité métonymique », *Ibérica*, 2008, n° 15, p. 136.

22 RICHARD, 2022 ; Ashton R. SNIDER, *Heteronormativity and the Ideal Family*, thèse de Master of Arts en philosophie, University of Missouri–St. Louis, 2016 ; Emmanuel TODD, *L'Origine des systèmes familiaux*, t. 1, Paris, Gallimard, 2011 ; Timothy LAURIE et Hannah STARK, « Reconsidering Kinship: Beyond the Nuclear Family with Deleuze and Guattari », *Cultural Studies Review*, 2011/2, n° 17, p. 20-37.

23 Edmund HUSSERL, *Husserl: Expositions and Appraisals*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1977, p. 11.

24 Georges KLEIBER, *L'Anaphore associative*, Paris, PUF, 2001.

- 25 FEIN et SPENCER, 1997.
- 26 MARTÍNEZ et PARDO, 2008, p. 137.
- 27 Forme psychoacoustique associée arbitrairement au signifié, objet du monde visé (Saussure).
- 28 MARTÍNEZ et PARDO, 2008, p. 136.
- 29 Approche diachronique nourrie de : Olivier BERTRAND et Silvère MÉNÉGALDO, *Vocabulaire d'ancien français. Fiches à l'usage des concours*, Paris, Armand Colin, 2009, et des sites : DMF, *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, ATILF-CNRS & Université de Lorraine, version 2020, <https://www.atilf.fr/dmf> et CNRTL, *Centre national de ressources textuelles et lexicales*, ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), CNRS & Université de Lorraine, <https://www.cnrtl.fr>.
- 30 *Uxor/oissor* du xi<sup>e</sup> s. à la fin du xv<sup>e</sup> s. (« épouse ») et *mulier/moillier* jusqu'au xv<sup>e</sup> s. (« épouse » et « femme ») (DMF, ATILF-CNRS & Univ. de Lorraine, 2020, <https://www.atilf.fr/dmf> [consulté le 24/03/2025]).
- 31 *Espus* au xi<sup>e</sup> siècle : *espus* < participe passé latin *sponsus*, « qui promet solennellement » (CNRTL, ATILF, CNRS & Univ. de Lorraine, <https://www.cnrtl.fr> [consulté le 24/03/2025]).
- 32 Compositions interdéfinitionnelles : Estèle DUPUY-PARANT, *La continuité référentielle en moyen français : Règles syntactico-sémantiques*, Le Mans, Université du Maine, 2006 ; Estèle DUPUY, « Sortir du lot : quelle expression anaphorique est utilisée lors de l'extraction d'un référent de son groupe référentiel ? », CMLF-10, Paris, EDP Sciences, 2010.
- 33 Sans appel puisque dans *sage-femme*, *femme* ne désigne pas le référent actant de *sage* mais patient de *sage* (« plein de connaissances/instruit pour la femme »).
- 34 Sèmes cités ici dans l'ordre décroissant de leur fréquence d'apparition respective.
- 35 <https://www.cnrtl.fr/definition/personne> (consulté le 24/03/2025).
- 36 WEST et ZIMMERMAN, 2009.
- 37 LASEVA et LOUP, 2021, chap. 1, l. 132.
- 38 Échelle de dépendance ontologique de KLEIBER, 2000a, p. 69 ; citée aussi par Mathilde SALLES, « Anaphore possessive et anaphore associative : le cas des noms collectifs », *Discours*, 2015/1, n° 16, p. 7.

39 SALLES, 2015, p. 8.

40 Anaphores associatives, ana-cataphores : DUPUY-PARANT, 2006, chap. 2 ; Estèle DUPUY, « La cataphore : approche diachronique et émergence dans la prose du moyen français », *Le Moyen Français*, 2013/1, n° 73, p. 49-87 ; Georges KLEIBER, 2001 ; etc.

41 Francis CORBLIN, *Les Formes de reprise dans le discours : anaphores et chaînes de référence*, Rennes, PUR, 1995, etc.

42 Karine MOREAU-GUIBERT, « *Symylitude eiper liknes*. Étude des réitérations lexicales dans les binômes synonymiques de la compilation religieuse en moyen anglais *Pore Caitif* », dans Estèle DUPUY, Victor MILLOGO et Marie-Hélène LAY (dir.), *La Continuité référentielle ou le choix des mots dans les textes français et anglais de la fin du Moyen Âge et des périodes modernes et contemporaines*, Rennes, PUR, 2020, p. 41-42.

43 KLEIBER, 2001 ; SALLES, 2015. Quand deux référents partagent un espace commun dans leur représentation conceptuelle et ontologique, si celui de l'un est activé alors le second peut être présenté comme connu alors qu'il apparaît pour la première fois dans le discours : *Nous entrâmes dans une boulangerie. Le pain embaumait l'air. Le pain* est déterminé par un article défini, ce qui est possible grâce à l'activation de l'univers de *boulangerie* : c'est une anaphore associative.

44 Marek KESIK, *La Cataphore*, Paris, PUF, 1989. L'ana-cataphore mêle la présence d'un référent activé en amont qui comble pour partie l'incomplétude référentielle d'un pronom, de sorte qu'une mention référentielle suivant le pronom permet de compléter cette identification.

45 MARTÍNEZ et PARDO, 2008, p. 137.

46 Dont fait partie la relation membre-collection au sein de laquelle un nom collectif peut faire émerger les noms de ses membres par anaphore (SALLES, 2015, p. 4).

47 KLEIBER, 2001 ; Georges KLEIBER, « Cap sur les topiques avec le pronom *il* », *L'Information grammaticale*, 1992/3, n° 54, p. 15-25.

48 KLEIBER, 2001, p. 274.

49 KLEIBER, 1992 ; KLEIBER, 2001.

50 MARTÍNEZ et PARDO, 2008, p. 137.

51 John LYONS, *Semantics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977.

52 LYONS, 1977.

53 KLEIBER, 2000a et 2000b ; KLEIBER, 2001.

54 Au sens d'activation de schémas cognitifs préétablis ou conventions représentationnelles activant un concept type stable et partagé (MARTÍNEZ et PARDO, 2008, p. 148 ; CNRTL, consulté le 12/08/2025).

55 MARTÍNEZ et PARDO, 2008, p. 148.

---

## Français

L'identité psychique se construit dès la vie intra-utérine, équilibre entre schémas (émotionnels, valeurs, croyances, expériences et capacités neurologiques), consolidé par les groupes d'appartenance, notamment la famille, qui la valident (ou non) impactant l'estime de soi et les actes de la personne. Que cette identité soit reconnue ou non, l'individu peut chercher à *faire famille* selon des formes variées ou à se détacher de ce projet. Cette étude interroge la notion de “(dé)faire famille” : ses définitions, sa réalité sociale et identitaire, et le rôle des critères genrés. En contexte périnatal, elle examine comment la dénomination linguistique (*femme* vs *personne*) peut influencer la perception de l'identité et des possibles familiaux. L'analyse porte sur un corpus original de 85 740 mots, tiré d'une formation de 300 heures pour doulas, dispensée par deux sage-femmes québécoises, dont le discours inclusif valorise le respect de l'identité de l'individu. Après avoir défini sexe, catégories de sexe et genre, nous étudions les effets et limites des (re)dénominations autorisant l'interchangeabilité des termes *femme* et *personne*. L'analyse révèle un glissement référentiel récurrent où *personne* s'aligne sémantiquement et mnésiquement sur *femme*. Ce déplacement, par des mécanismes cognitifs implicites et des stratégies discursives, surdétermine *personne* par des traits culturellement féminins. Il devient alors un opérateur ambivalent offrant un espace où le féminin peut être évoqué sans le nommer, ni l'assigner, réactivant des stéréotypes de façon indirecte. L'alternance *personne/femme* ne se réduit pas à une substitution, mais reconfigure le référent, mobilisant des anaphores associatives et privilégiant des désignations analytiques (*femme qui enfante*), ce qui nous permet de répondre à la question : agir sur la désignation linguistique de l'individu peut-il influencer sur la conception de la famille ?

## English

The formation of psychological identity occurs during gestation, as a result of a complex interplay between internal patterns (emotions, values, beliefs, experiences, and neurological abilities), and external validation from social groups, particularly the family, which serves as a primary source of validation (or non-validation) of this identity. This validation has a significant impact on an individual's self-esteem and subsequent actions. Regardless of whether this identity is recognised, individuals may seek to *faire famille* (“form a family”) in various ways or detach themselves from this project. The

present study interrogates the concept of “(un)doing family”: its definitions, its social and identity reality, and the role of gender criteria. In a perinatal context, it examines how linguistic terminology *femme* or *personne* (“woman” vs. “person”) can influence the perception of identity and family possibilities. The analysis is grounded in an original corpus of 85,740 words drawn from a 300-hour training course for doulas, delivered by two Quebec midwives whose inclusive discourse values respect for individual identity. Following the establishment of definitions for the terms “sex”, “sex categories”, and “gender”, the study will examine the effects and limitations of (re)denominations that permit the interchangeability of the terms *femme* (“woman”) and *personne* (“person”). The analysis reveals a recurring referential shift where the term ‘person’ aligns both semantically and mnemically with the term *femme*. This shift, facilitated by implicit cognitive mechanisms and discursive strategies, results in the overdetermination of the concept of *personne* with culturally feminine traits. The term then becomes an ambivalent operator, offering a space in which the feminine can be evoked without the imposition of a name or assignment of a specific identity, thereby indirectly reactivating stereotypes. The alternation between *personne* (“person”) and *femme* (“woman”) is not merely a substitution, but rather a reconfiguration of the referent, thereby mobilising associative anaphora and favouring analytical designations (e.g. *femme qui enfante* / “woman who gives birth”). This enables us to pose and answer the following question: can acting on the linguistic designation of the individual influence the conception of the family?

---

### Mots-clés

femme, personne, famille, anaphore associative, représentations et processus cognitifs, syntaxe-sémantique, évolution diachronique, neutralité discursive, périnatalité, genre implicite

### Keywords

personne (person), femme (woman), family, associative anaphora, cognitive representations and processes, syntax-semantics interface, diachronic evolution, discursive neutrality, perinatality, implicit gender

---

### Estèle Dupuy

FoReLLIS, Université de Poitiers, France

IDREF : <https://www.idref.fr/061100021>